

La porte du bureau était dorénavant ouverte. Ma mère s'était enfermée, le chat liquidé, j'avais la maison pour moi. J'ai ouvert les rideaux et j'ai vu : mon père avait aligné sur ses étagères toutes les pièces de sa collection, cela dépassait l'entendement, il y avait là de quoi achalander plusieurs boutiques de quincaillerie, je découvrais l'ampleur de sa dinguerie, l'innox, le fer blanc, le cuivre, le disputait au bois, au plastique, au bakélite, j'avais là à portée de main tout ce que l'ingéniosité, l'esprit créatif pouvait produire de machines, d'engins invraisemblables, certains étaient dépassés, ne ressemblaient plus à rien de connu ou bien échappaient à ma compréhension, d'autres possédaient des modes d'emploi en langues inconnues, mais la plupart était parfaitement en état de marche, tout à fait maniable et utilisable par le premier imbécile venu, car ce qui déteignait le plus dans tout cet amas d'objets hétéroclites c'était leur évidence de fonctionnement, tous me renvoyaient à la figure ma propre bêtise, mon manque d'imagination, ce moment où, face à ce qui est tellement simple, on s'écrie *comment n'y ai-je pas pensé plus tôt, je ne suis pas plus bête qu'on autre ?* C'est cela que criaient les étagères de mon père, elles me hurlaient que oui, j'étais moins malin que certains autres, tous ceux qui avaient inventé ces outils, ces produits d'entretien, toutes ces réponses à nos malheureux problèmes quotidiens, et j'ai compris que, dans la médiocrité ambiante, Konstantin Flastair s'était préservé un espace caché du monde où s'élevait l'esprit génial de l'humanité, et j'ai compris du même coup que mon père me prenait pour un crétin incapable de saisir ce qu'il recélait là entre quatre murs. Pourquoi ne m'avait-il jamais ouvert sa porte, pourquoi n'avait-il jamais partagé avec moi tout cela, tout cela qui était écrasant de puissance inventive, si ce n'est parce qu'il me considérait inapte à comprendre l'ampleur de ce savoir, de cette science du quotidien ? Il m'avait claqué la porte à la figure. J'ai regretté encore moins

la mort du chat, lui seul autorisé à entrer dans le lieu sacré, mais totalement incapable d'en mesurer l'importance. Tant de gâchis ! J'y ai passé des heures, des jours entiers, dressant le catalogue des pièces gardées là au secret, j'ai fait des listes, rangeant par modèles, par tailles, par matériaux, par compositions chimiques, par systèmes mécaniques ou électriques, par domaines d'utilisation, par origines géographiques, par prix, j'ai vidé les étagères, ouvert les tiroirs, sorti les boîtes, les sacs, les pochettes, et s'est étalée autour de moi une montagne d'outils que j'ai testés les uns après les autres dans des fracas de rouages, de ronflement de moteurs, de pulvérisations de produits chimiques, chaque clou, boulon, écrou, fixation, chaque sèche-cheveux, porte-serviette, nettoyeur à vapeur était vérifié, et progressivement j'acquerrais cette connaissance que mon père m'avait refusée. Mais lui en était resté à une sorte de contemplation béate : la méticulosité de son rangement, la maniaquerie avec laquelle il avait préservé les emballages, traduisaient comme une stupeur. Il n'avait pas entièrement compris ce qu'il avait engrangé là, il avait juste senti que cela le dépassait, il avait amassé mais il n'en avait rien fait, il avait entassé mais cela n'avait rien produit, à l'image de cette machine à écrire restée impeccable dans sa boîte, flambant neuve, une machine de voyage qui se repliait sur elle-même comme un animal endormi. J'en ai retiré le couvercle, déclenché le mécanisme de frappe, les pattes de fer se sont redressées comme autant de doigts fins et habiles, mon père n'avait jamais écrit le moindre mot avec cet engin, le ruban n'avait pas bougé, le cylindre de frappe était vierge de toute marque.

Je devais passer la vitesse supérieure aller au-delà, déjouer la stupéfaction, la sidération dans laquelle il s'était confiné, je me devais d'être quelqu'un d'autre que le simple fils de Konstantin Flastair. Ça a été comme une évidence surgie de l'ombre du bureau. Bien sûr, j'avais vu le sang de mon père glisser vers les genoux de ma mère, et ma résolution avait été prise : liquider l'héritage, transformer le break, mais après, mais comment, par quoi commencer ? Bien sûr, depuis longtemps je sentais qu'Abstrack ne serait pour moi rien d'autre qu'un cercueil de bois noir. Bien sûr, je savais confusément que succéder à mon père, à mon grand-père, à toute la longue file muette des Flastairs, m'entraînerait vers l'abîme silencieux

des héritiers, mais cela n'avait été encore qu'une vague intuition, une colère sourde et retenue d'enfant ou une pulsion irréfléchie d'adolescent que j'avais emportée avec moi quand j'avais donné mes ordres à Kornakov.

C'est en grattant les profondeurs de l'âme de Konstantin, en déblayant le fatras délirant de ses obsessions, que j'ai découvert précisément ce que je voulais faire : passer à l'action en beauté, avec les honneurs, les bras d'honneur que je devais à tous ceux qui croyaient me tenir bien serré dans leur bazar, le bras d'honneur d'Auguste. Car on ne quitte pas Abstrack comme ça, et l'épisode du chat, l'exploration du bureau m'apprenaient aussi à penser, à réfléchir, *Ne sois pas impatient Auguste, prends ton temps, prends leur temps*. Je me suis alors coulé dans leur jeu, pendant que Kornakov, sans le savoir, préparait ma fuite et la destinée que je m'étais choisie.